

Le 7 Janvier

Margherita frissonne. Elle regrette déjà la chaleur du fournil, l'odeur du pain, l'agitation des mitrons, les bavardages d'impatience des commères attendant la prochaine fournée, les grivoiseries des commis que miches, foccacia, panettone, rosetta émoustillent. Elle est minuscule dans l'immense chambre des signatures ...

Depuis déjà deux mois, le sujet mature dans ma tête dans cette longue introspection qui cherche comment traiter un sujet apparemment aussi simple que « jamais content » et qui vous ramène toujours vers « le vilain petit canard qui devient ornithorynque », « fais pas ci, fais pas ça » de Dutronc et au mieux, pour les achérois, vers la Jamais-Contente.

Le synopsis vient de se concrétiser réellement autour de trois personnages. Raphaël, le peintre ; Jules II, le pape qui lui fit décorer par orgueil quatre chambres du Vatican et en particulier celle de la Signature où trône le tableau monumental de « l'École d'Athènes » ; Margherita Luti, la « Fornarina », la boulangère, sa maîtresse. L'intrigue tourne autour du choix d'un personnage. Qui sera représenté à côté de cet Épicure couronné de pampres, écrivant un livre, appuyé sur un petit chapiteau ?

Raphaël qui veut y représenter Margherita, cette brune au yeux noirs, aux petits seins laiteux qu'elle ne saurait couvrir d'une fine et transparente dentelle, au sourire innocent qui la rend encore

plus désirable et dont il ceint le bras d'un ruban brodé d'un possessif Raphaël.

Raphaël qui pense ainsi la garder près de lui le temps de quelques poses, sa jalousie imaginant amants vautreés dans la farine et orgies dans les remises.

Jules II qui souhaite que ce soit la frimousse frisée de Frédéric de Mantoue, cet enfant de dix ans, otage d'un pouvoir en construction, d'une lutte entre Borgia et Médicis, Vénitiens et Français.

Jules II qui aime les uns et les autres, mignons et belles, et convoite Frédéric autant que Margherita.

Jules II qui oublie ses évangiles. "C'est du cœur que viennent pensées mauvaises, meurtres, adultères, fornications, vols, faux témoignages, blasphèmes" (Mt. 15, 19).

Jules II, pape-soldat, pape de fer, pape de lucre, Prince des Sots « Sotz qui ayment jeux, tavernes, esbatz ; Sotz qui faictes aux dames les choux gras ».

Jules II qui donne tout son sens à cette phrase qu'écrit Épicure dans son livre : «L'homme qui ne se contente de peu ne sera jamais content de rien».

Jules II qui mourra donc de la Syphilis, éternel insatisfait, libertin, jamais content de rien.

Je suis prête ce matin. L'inspiration m'a réveillée.

Hier, j'ai imprimé l'École d'Athènes, un détail sur Épicure et Frédéric, le nu de la Fornarina, un autoportrait de Raphael, sobre, d'un angélisme féminin, et un portrait de Jules II, patriarche imposant aux nombreuses chevalières qui traduisent le goût du luxe.

Mes personnages sont là.

Les phrases s'enchaînent maintenant, fluides, précisant au fil des mots l'intrigue, les ambitions. Comme toutes les réalités et préoccupations de la terre, ces sordides « jamais-content » que comptent les doigts éthiques d'Aristote luttent avec les idées et les grands principes que pointe l'index de Platon. Théories nécessaires à la perfection d'une œuvre picturale qui doit illuminer le ciel de la future bibliothèque de Jules II.

... La mosaïque du sol, entrelacs de courbes et de carrés, est glaciale. Des quatre murs délimités les arcs qui soutiennent la coupole, seuls l'École d'Athènes est partiellement composée. Ses élèves sont déjà en train de peindre le quart gauche conformément à ses consignes. Les toges rouges vermillon de Plotin et d'Euclide qui contrastent avec le jaune vénitien de celle du Protogène et les teintes plus douces, verts et bleus des robes des étudiants. Aux philosophes les couleurs les plus vives afin de guider le regard vers chacun des groupes et de ne pas trop attirer le regard vers son Diogène aux allures débauchées...

Je me suis levée tôt. C'est le matin que j'aime écrire. Et puis, cette nouvelle n'est qu'un prétexte à revisiter, à travers ce tableau, les grands courants de la philosophie. De relire une biographie. D'en extraire les concepts, beauté, bonté, pessimisme, cynisme, éthique, harmonie pour essayer de les transposer dans leur complexité et leur fusion, dans cette rivalité futile qui va faire s'affronter, pour une place de figurant, les volontés de Raphaël et celles de Jules II. La beauté d'une femme et celle d'un éphèbe, l'art et la théologie

confrontés aux plaisirs, aux tentations, aux orgueils et aux flatteries. L'espoir de l'immortalité d'un portrait glissé astucieusement parmi les personnages.

Mercredi 7 Janvier. Il est déjà 8h15. Je surveille l'horloge de mon mobile. Je sais que Patrick Cohen reçoit Michel Houellebecq pour la sortie, ce jour, de « Soumission » qui fait déjà scandale par les fuites orchestrées ou pas. J'ai entendu, la veille, l'avis de Thomas Legrand, un peu exaspéré par une prophétie pessimiste qui, pour lui, ne correspond à aucun embryon d'islamisation politique.

... Margherita scrute la partie droite, réduite à la plus stricte ébauche au fusain. La colonne est plutôt imposante écrasant trop à son avis le buste d'Épicure. Raphaël lui a expliqué, dans un de ses rares moments de répit qu'il prend après lui avoir fait tendrement l'amour, qui est cet Épicure prônant le contentement, l'amitié, le bonheur stable. Elle est flattée de se voir, dans toute sa jeunesse et sa beauté, concrétisant cette philosophie, immortalisée au Vatican, elle, la petite boulangère. Mais un personnage est déjà suggéré, proche d'elle. Un homme légèrement penché vers un écrivain. Un homme enrubanné, moustachu. C'est, lui a dit Raphaël, Averroès, un musulman. Cela l'effraie, elle, si catholique, qui vient pour la première fois d'entrer au Vatican. Raphaël l'a rassurée. Ce n'est pas un de ces barbares qui razzient les jeunes femmes pour en faire leurs esclaves et fournir les harems. Ni un fanatique...

Je suis un peu surprise de cette coïncidence. Au moment où Houellebecq semble attiser l'islamophobie, je tombe sur Averroès

considéré comme le premier des laïques, reprenant les pensées d'Aristote. Hier soir, j'ai lu, avec intérêt, Emmanuel Carrère, dont je viens juste de terminer « Le Royaume », commenter positivement « Soumission », soulignant que ce livre n'a pas vocation d'être une prophétie, qu'il sera aussi faussement prophétique que l'a été 1984 d'Orwell, mais qu'il est une vraie œuvre littéraire permettant de commenter, d'interpréter et de réagir au présent. J'attends donc le direct. Je ne connais de Houellebecq que ce portrait de trois-quarts, cheveux fillasses cadrant une bouche fermée, un nez aigu rehaussant un regard sec, suspicieux, une cynique cigarette gainsbarrienne entre majeur et annuaire.

Ça y est. « Bonjour Michel Houellebecq ». Patrick Cohen démarre. Les questions fusent, plutôt polémiques ; les réponses sont laconiques, souvent désabusées, parfois cyniques, témoignant une indifférence de façade. Le timbre de voix est lent, la diction semble volontairement hésitante. Non pas que la pensée hésite. On sent l'auteur campé sur ses certitudes, même s'il soutient souvent ne pas avoir de point de vue, n'être qu'un simple témoin de la décadence politique et démocratique. Il m'irrite mais en même temps me donne envie de le lire. Je sens qu'il pourra me heurter. Il ne faut pas que je le découvre sur ce livre-ci. Il faut que j'en lise, avant, un autre, plus consensuel, afin de pouvoir l'aborder sans a priori négatif. Ce sera sûrement « Les particules élémentaires ». Malgré tout, j'en ai oublié mon tapuscrit, oublié Raphaël et sa boulangère. Je suis sidérée par tant de nonchalance. Comme si la responsabilité de l'écrivain n'était pas engagée. Heureusement, Thomas Legrand intervient. Il formule ce que je présume depuis

plusieurs mois au fur et à mesure que nous parviennent des informations sur Daech, que le refrain de l'islamisation m'interpelle sur d'autres craintes, celles de la récupération par un nouveau fascisme qui est tout le contraire d'une démarche politique. Qui s'appuie sur l'inculture, l'exclusion de chômage, la ghettoïsation des services publics et privés. Et prend une religion en otage, en prétexte, provoquant insidieusement chez nous une exaspération dangereuse. Thomas Legrand s'insurge : "À partir du moment où vous prétendez faire de la prospective, vous prolongez des lignes. Or, dans votre livre, vous partez d'un islam politique qui n'existe pas. Vous prolongez des lignes qui n'existent pas." Merci Thomas.

Je m'impose une pose café. Il est temps de m'aérer et d'aller faire mon marché.

... Jules II est entré silencieusement accompagné de Frédéric qui ronge son ennui d'enfant emprisonné, certes dans une prison dorée mais emprisonné tout de même. Enfant otage, en cage, garantissant la fidélité de son père dans cette période trouble où royauté et église s'affronte au gré d'alliances et trahisons. Il jette un rapide coup d'œil à Raphael mais il est aussitôt captivé par la silhouette qu'il découvre. Margherita ; la légèreté de ce pas qui vole devant l'immense fresque ; l'intensité du regard qui déchiffre les esquisses ; mais aussi, « cum moderamine inculpat », le léger décolleté qui laisse deviner une douce poitrine et la carnation veloutée que renforce la rusticité du lin.

Margherita ne sent pas qu'on la déshabille des yeux. Elle a déjà oublié l'inquiétant Averroès et s'inquiète de la signification de ce vieillard, chauve, vouté qui semble copier le principal rédacteur d'un gros ouvrage. Que fait-elle parmi eux ? Qui sont-ils ? « C'est Boèce, explique Raphaël, que je place juste à côté de toi. Il symbolise la sagesse de l'âge à la poursuite de l'amour de Dieu notre principale source de bonheur ... après toi. »

Frédéric, faussement innocent, intuitivement jaloux, toussote pour rompre le charme sortant Raphaël et Margherita de leurs réflexions idylliques...

Onze heures. Je suis de retour. Je prends le temps d'éplucher quelques légumes et de lancer la cuisson, à petit feu, d'une potée. Un met à base de petit salé. Je souris. Sera t'il prohibé sous la présidence de Mohammed Ben Abbas ?

Je me penche à nouveau vers mon clavier. Subitement une petite fenêtre s'ouvre en bas à droite me poussant un flash du fil du Monde.fr auquel je suis abonnée.

« Attentat contre Charlie-Hebdo à Paris, au moins 12 morts ».

Sidérée, je relis plusieurs fois le texte avant de cliquer sur le lien.

Image inquiétante d'une voiture isolée dans la rue. Silhouettes noires, floues, qui courent. Puis ces noms qui sautent aux yeux. Grab, Wolinski et Cabu.

Souvenir immédiat du grand Duduche qui a accompagné mon adolescence dans Pilote ; d'Harakiri que je volais à mes frères pour me régaler de « ces unes auxquelles vous avez échappées ».

Je sens immédiatement l'estomac qui se noue, les mains qui pèsent,

moites, sur le clavier. Je n'ai absolument pas le réflexe de mettre la radio. Je ferme d'un clic le message flash.

Mon tapuscrit revient à l'écran.

La sombre réalité me rattrape dans une bouffée malfaisante.

Sur le bureau la reproduction de l'école d'Athènes me fait face. La main matérialiste d'Aristote et l'index métaphysique de Platon nous accusent.

Je sais que je ne pourrais désormais terminer ma fiction. La banale rivalité d'orgueil amoureux de Raphaël et Jules II que j'avais imaginée ne m'amuse plus.

La tragédie de l'actualité dépasse la fiction.

Je ressasse le nombre de fois où j'avais affirmé à des connaissances incrédules que je pensais que la 3^{ème} guerre mondiale, cachant son nom, avait commencé depuis qu'une coalition internationale s'était liguée. J'utilisais volontairement ce terme, troisième guerre mondiale, pour choquer, pour provoquer, pour alerter. Comme en 1933, un fascisme avait aujourd'hui autoproclamé un leader, un calife, trouvé un territoire, s'était approprié un livre saint et un symbole. J'avouais mon angoisse, celle d'une guerre technologique qui nous semble virtuelle mais qu'on ne contiendra pas longtemps hors de nos murs, loin de nos enfants (égoïste pensée) par la violence aveugle et sourde du terrorisme. Et paradoxalement, en disant cela, je me sentais coupable d'un pessimisme inquiétant et peut-être dévastateur.

Mes yeux me brûlent à force de retenir des larmes que j'ai de plus en plus de mal à maîtriser dès que j'ouvre France Inter et que je découvre d'autres noms comme celui de Bernard Marris dont je

partageais la vision économique et la colère et dont j'admirais l'humour et la curiosité. Une montée de révolte et d'angoisse plus que de chagrin.

Je me réfugie dans la contemplation de « l'École d'Athènes » et je pense à Raphaël. Il avait choqué, pourtant bien après Jean Fouquet et sa Vierge allaitant. Choqué par ses représentations d'une vierge trop humaine maternant un Jésus réaliste poupon sans auréole. Il profita cependant de la brève tolérance de la Renaissance et surtout de la protection de mécènes parmi lesquels Jules II qui, bien que Pape, sûrement conscient de ses faiblesses, orgueil et vice, avait su tolérer, dans sa bibliothèque privée, la confrontation de tous ces philosophes, et même intégrer en bonne place, au premier plan, Averroès. Averroès le musulman qui avait su ouvrir le monde occidental aux connaissances et aux philosophies de l'Orient.

À Raphaël qui put terminer son tableau et le préserver dans son intégralité juste avant que Léon X, en 1513, déclare Averroès hérétique mais oublie de le faire effacer de la fresque.

Les philosophes passent mais l'intolérance perdure, jamais rassasiée, jamais contente.